

La grandissante incertitude européenne

Petre Roman

Ancien Premier –Ministre de la Roumanie

Octobre 2014

Je commence par une question: Qu'est-ce qui compte lorsque tout change?

Deux choses, au moins, comptent en tant que référentiels incontournables:

- l'histoire longue de l'économie
- l'histoire longue de la civilisation

Elles sont de toute évidence entrelacés mais, pour répondre à la question de notre débat "Y-a-t-il deux Europes", je vous propose deux volets: l'économie et la politique.

Oui, il y a deux Europes! Il y a de l'histoire de l'économie, de l'influence énorme de la géographie et de l'incertitude pesante qui surgit en temps de crise.

Puis, au sein de la civilisation, de la réalité d'un monde politique qui ne veut or ne peut rester en dialogue avec les réalités, qui est en train de dessiner une espèce de pouvoir hors-sol, selon la formule employée en France.

Je préfère dire qu'il s'agit d'une crise du contexte aussi bien global qu'europpéen. C'est ce qu'on appelle "une fatigue de la modernisation".

Pour visualiser la réalité historique des deux Europes, l'Europe Occidentale et l'Europe de l'Est, deux auteurs de textes fondamentaux: Mircea Eliade et Fernand Braudel. Dans son livre "De Zalmoxis à Genghis Khan" Mircea Eliade écrivait:

"Des Roumains, comme d'autres peuples de l'Europe orientale, ont réagi devant les invasions et les catastrophes historiques. Ce que j'ai appelé ailleurs "la terreur de l'histoire", c'est justement la prise de conscience de ce fait: que, nonobstant tout ce qu'on était prêt à accomplir, malgré tous les sacrifices et toute espèce d'héroïsme, on est condamné par l'histoire, puisqu'on se trouve au carrefour des invasions (les innombrables invasions des barbares de la fin de l'antiquité jusqu'au cœur du moyen âge) ou dans le voisinage des puissances militaires dynamisées par des fanatismes impérialistes. Il n'y a pas

de défense militaire ou politique efficace devant la “la terreur de l’histoire”, par le simple fait de l’inégalité écrasante entre les envahisseurs et les peuples envahis.”¹

Fernand Braudel, le fondateur du concept d’histoire longue, démontrait aussi en 1976, la réalité économique d’une hiérarchie étroitement liée à la géographie:

“La roue a tourné. Mais, dans sa loi, le monde n’a guère changé: il continue à se partager, structurellement, entre privilégiés et non privilégiés. Il y a une sorte de société mondiale, aussi hiérarchisée qu’une société ordinaire et qui est comme son image agrandie, mais reconnaissable.

Par économie-monde, mot que j’ai forgé à partir du mot allemand de *Weltwirtschaft*, j’entends l’économie d’une portion seulement de notre planète, dans la mesure où elle forme un tout économique.

Une économie-monde peut se définir comme une triple réalité. Elle occupe un espace géographique donné; elle a donc des limites qui l’expliquent et qui varient, bien qu’avec une certaine lenteur. Il y a même forcément, de temps à autre, mais à longs intervalles, des ruptures. Imaginons aujourd’hui une franche, totale et définitive ouverture des économies de la Chine et de l’U.R.S.S.: il y aurait alors rupture des limites de l’espace occidental, tel qu’il existe actuellement.

Une économie-monde accepte toujours un pôle, un centre.

Toute économie-monde se partage en zones successives. Le cœur, c’est-à-dire la région qui s’étend autour du centre. Puis viennent des zones intermédiaires, autour du pivot central. Enfin, très larges, des marges qui, dans la division du travail qui caractérise l’économie-monde, se trouvent subordonnées et dépendantes plus que participantes. Dans ces zones périphériques, la vie des hommes évoque souvent le Purgatoire. Et la raison suffisante en est, bel et bien, leur situation géographique.

De nos jours il y a une économie-monde: le monde Occidental. Il s’agit d’une économie-monde assez cohérente dont le centre se trouve à New York et dans laquelle l’Europe n’a pas une position périphérique, mais “péricentrale”².

Il me vient à l’esprit ce que disait Kafka dans son dernier roman “America”, paru en 1927, que New York est l’endroit où chacun abuse du pouvoir qu’il a pour humilier son inférieur.

¹ Mircea Eliade, “De Zalmoxis à Genghis Khan”, Ed. Payot, Paris, 1970

² Fernand Braudel, “La dynamique du Capitalisme”, Conférences, John Hopkins University, 1976

Dix ans plus tard, Braudel, face à plusieurs grandes personnalités de la science économique, jette la conclusion de sa longue recherche sur l'histoire longue: "Le capitalisme n'est ni bon, ni mauvais, ni moral, ni tricheur, il est comme il est, et pour nous le problème n'est pas de le juger mais de le comprendre."

En fin de compte, dit Braudel, "l'avantage et la supériorité du capitalisme consiste dans la possibilité de choisir... Un monopole disparaît? Eh bien, un autre apparaîtra."³

Mais le monde réel, c'est à dire le monde capitaliste, c'est le monde des grandes inégalités. Pour les pays qui accumulent les éléments du développement économique moderne c'est un procès forcément long. Même dans le cadre de l'Union Europe où l'accélération existe il n'est pas possible de brûler les étapes, de faire des sauts de modernisation réelle.

La thèse de Braudel sur l'histoire longue se trouve en clair accord avec les données statistiques de l'économie dans les pays de l'Europe de l'Est. Le cas de la Roumanie est assez représentatif et aussi plus commode pour mon argument.

En 1938, le revenu national (RN) par habitant (on ne mesurait pas à l'époque le PIB) plaçait la Roumanie dans un rapport d'infériorité de 5/1 avec la plus grande puissance européenne, la Grande Bretagne, de 4.45/1 avec l'Allemagne et de 3.12/1 avec la France.⁴

50 ans après, en 1988, à la fin du régime communiste, la situation s'était gravement détériorée car le rapport du PIB par habitant avec l'Allemagne Fédérale était de 10.5/1 et avec la France de 9.1/1.⁵

Presque 25 ans après la Roumanie remonte en partie cette infériorité car en 2012 le rapport avec l'Allemagne retombe à 4.8/1 et avec la France à 4.6/1.

Mais la réalité de la vie des roumains, de la condition sociale de la population moyenne en général dans les pays de l'espace soviétique mérite des nuances importantes. Car les indicateurs sociaux dans les domaines de l'accès à l'éducation, à la santé, au logement moderne connaissent une amélioration considérable. Par exemple, le taux de mortalité infantile (enfants morts avant l'âge de un an par 1000 naissances vivantes) tombe de 182 en 1938 à 22 en 1988 et l'espérance moyenne de vie augmente de 41 ans en 1938 à 70 en 1988.

³ Fernand Braudel, "Une leçon d'histoire" ed. Arthaud-Flammarion, 1986

⁴ Bogdan Murgescu, "The Economic Performance of Interwar Romania", JGKS 6 , 2004

⁵ Constantin Ionete, "Criza de sistem a economiei de comanda si etapa sa exploziva", ed. Expert, 1993

C'est précisément à cause de cette réalité vécue en positif par les roumains qu'après la disparition du régime dictatorial de Ceașescu apparaît un sentiment assez puissant et pourtant confus favorable à un compromis sinon une réconciliation de l'économie étatisée avec le marché libre. Ce problème évidemment insoluble va causer des profonds dégâts politiques et retarder considérablement les processus des réformes de la transition.

Toujours est-il que si l'on accepte comme référence de la promesse démocratique la thèse de John Rawles qui affirmait que les résultats de la coopération sociale doivent être distribués de telle manière que celui qui reçoit le moins, reçoit tout de même le maximum possible, dans la transition démocratique est-européenne ce principe s'est moins réalisé que dans les régimes dits socialistes.

Une autre étude est non moins significative. Récemment on a publié les résultats d'une vaste recherche d'opinion publique Gallup- Healthways Global Well-Being Index- effectuée en 2013. Sur les cinq éléments qui composent l'index de réussite: le but, le social, la situation financière, le communautaire et l'état physique, je vous présente les résultats pour l'Europe Occidentale (EO) et l'Europe de l'Est (EE). La réussite quant au but est mesurée avec les réponses à deux questions:

- aimez-vous ce que vous faites chaque jour?
- apprenez-vous ou faites-vous quelque chose d'intéressant chaque jour?

Pour l'EO le résultat de réussite dans le but est de 42%, pour l'EE de 12%!

La réussite financière est mesurée avec deux questions aussi:

- avez-vous assez d'argent pour faire tout ce que vous voulez faire?
- dans les derniers sept jours, avez-vous eu des soucis d'argent?

Pour l'EO le résultat de réussite est de 55%, pour l'EE de 20%!

Maurice Allais, Prix Nobel d'économie en 1988, écrivait en 1991:

“Quant à la reconstruction économique des Pays de l'Est l'avenir est très incertain tant est grande en général l'absence d'idées claires et communément admises sur les réformes à réaliser, et tant sont inquiétants les risques impliqués par des retours insuffisamment préparés à des économies des marchés et de la propriété privée”.

Quels sont les risques selon Allais ?

“Ce sont essentiellement l'égalitarisme, une formation insuffisante et inappropriée de la jeunesse, l'influence démoralisatrice de la télévision, l'instabilité sociale résultant d'une

émigration massive déraisonnable, le développement accéléré de la violence, de la criminalité et de la drogue”.

“Pour l’essentiel, l’effort de redressement ne pourra reposer que sur eux-mêmes”.⁶

Sur ce sujet, de la transformation des pays de l’ex-espace soviétique, le texte du Cardinal Ratzinger écrit en 1991, me paraît d’une grande clarté: “ L’écroulement du marxisme n’apporte pas de lui-même un état libre et une société saine... Qui renonce au marxisme ne trouve pas automatiquement une nouvelle fondation de la vie. La perte d’une idéologie qui était plutôt un support de la vie peut tomber très vite dans le nihilisme et cela serait alors, en vérité, la domination des sept esprits les plus mauvais...”⁷

Je passe maintenant à la question de la civilisation moderne en Europe. Les différentes composantes culturelles des nations sont probablement sous-estimées car la globalisation et l’homogénéisation créent l’impression qu’il y a des valeurs, des normes et des standards partout. Eh, non!

Il y a des choses qui ne changent pas, simplement parce qu’elles sont les résultats d’un travail pluriséculaire.

Dans sa “Grammaire de la civilisation”, Braudel disait “qu’il y a une mentalité collective prédominante qui anime et perméabilise la masse entière de la société... Cette mentalité est le fruit d’une hérédité lointaine, de croyances, de peurs, d’inquiétudes antiques, souvent inconscientes, quasiment le fruit d’une immense contamination dont les germes se sont perdus au cours du temps mais ont été transmis de génération à génération d’hommes.”⁸

Le grand problème d’aujourd’hui c’est la création d’une civilisation de qualité et en même temps accessible en masse.

Car l’Europe c’est le meilleur exemple: la valeur de l’homme n’a cessé d’augmenter au cours des siècles et surtout depuis l’avènement des états-nations.

Un état en tant que lieu de multiples affiliations dans le respect des langues, traditions culturelles et religions semblait être la solution de stabilité et sécurité. Les agissements et les incohérences politiques depuis quelques années, surtout dans la période de crise

⁶ Maurice Allais, “L’Europe face à son avenir : Que Faire”, Robert Lafont, 1991

⁷ Joseph Cardinal Ratzinger, “Wendezeit für Europa”, Johannes Einsiedeln, Freiburg, 1991

⁸ Fernand Braudel, “Grammaire de la civilisation”, dans “Le monde actuel”, ed. Librairie Classique Eugène Belin, Paris, 1963

économique et financière qui commence en Europe fin 2007, montrent des déchirements du tissu de la civilisation de l'Europe unie.

Dans la formation des états-nations, l'identité culturelle et ethnique est d'une importance primordiale mais il y avait aussi l'urgence de gérer des situations très complexes qui surgissent avec une force colossale à la suite de la révolution industrielle.

C'est ainsi que dans la formation des états-nations modernes un rôle essentiel revient à la bureaucratie. L'Union Européenne qui est avant tout une entité construite sur la base d'un énorme ensemble de réglementations, méthodes et institutions en augmentation continue, est forcément un ensemble bureaucratique. Si la qualité politique de l'UE diminue et le rôle de la bureaucratie ne peut pas diminuer, l'image de l'ensemble est plus bureaucratique que politique. C'est une image qui nuit forcément l'idée de l'unification de l'Europe.

Nous sommes en effet confrontés à une incertitude grandissante quant à l'avenir d'une Europe unie. Mais je reviens à dire qu'il s'agit d'une crise du contexte, notamment du contexte politique, non pas du sens profond de la construction européenne.

L'Union Européenne n'est pas capable de susciter/inspirer un dévouement du même genre que le dévouement nationaliste. Et ça n'est pas son rôle d'ailleurs. Mais une confusion subsiste car on veut bâtir une construction transnationale dans la diversité des nationalismes.

Comment réussir "plus d'Europe" quand tant d'européens demandent moins. Mais laisser l'Europe se diviser en deux c'est "pire qu'une faute, c'est un crime."

Les problèmes d'ordre politique sont devenus graves et loin de guider l'Europe, la politique sombre dans l'impuissance.

Les sociétés démocratiques dans chaque pays sont dysfonctionnelles à des degrés plus ou moins grands. Ainsi quelques constats s'imposent:

- 1) l'argument politique dominant évite et fuit la réalité; comme disait Nietzsche "on a volé à la réalité sa valeur, sa signification et la plénitude de la vérité";
- 2) il y a une incapacité évidente de contrôler le pouvoir individuel de l'argent au sein de la politique;
- 3) les inégalités de revenu et de richesse sont plus flagrantes que jamais.

Le résultat de ce tableau de la politique hors-sol c'est bien sûr une grande désillusion.

Pour l'aspect économique il faut rappeler que les marchés existent dans un énorme tissu d'interconnexions et interactions.

Il doit y avoir en ensemble de règles du jeu, établies par un processus politique. Si les règles sont équitables on peut arriver à une croissance économique partagée qui est l'unique voie pour atténuer cette réalité de deux Europes et de deux mondes.

Pour l'aspect politique on peut poser une question vieille comme le monde. Quand la discorde disparaît? Le plus souvent quand on arrive à bien identifier et mesurer les racines de celle-ci.

Car dans un ensemble/système la discorde est un résultat de l'information qui fait défaut, des pièces de réalités qui manquent.

Le grand optimiste qui fut Leibniz croyait qu'on vivait dans le meilleur des mondes possibles. Le pessimiste de nos jours a peur que ceci soit vrai!

Cela ne devrait pas nous empêcher de penser et trouver qu'elles sont les mondes possibles et meilleurs.

George Uscătescu, un philosophe dévoué à l'idée européenne expliquait bien que: "C'est la grandeur du danger qui fait belle et nécessaire l'unité de l'Europe."

Je termine avec le formidable cri d'Antonio Machado: "Hombres de Europa, ni el pasado ha muerto, ni está el mañana –ni el ayer escrito".

("Hommes d'Europe, ni le passé est mort, ni le demain arrivé-ni le hier- écrit")